

LEMAISTRE Denis, *Le Chamane et son chant : relations ethnographiques d'une expérience parmi les Huicholes du Mexique* (préface de Michel Perrin), L'Harmattan, Paris, 2003, 337 p., bibl., vocab., ill., photos

Margarita Valdovinos



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/383>

DOI : 10.4000/jsa.383

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2004

Pagination : 264-268

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Margarita Valdovinos, « LEMAISTRE Denis, *Le Chamane et son chant : relations ethnographiques d'une expérience parmi les Huicholes du Mexique* (préface de Michel Perrin), L'Harmattan, Paris, 2003, 337 p., bibl., vocab., ill., photos », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 90-1 | 2004, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/383> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.383>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

LEMAISTRE Denis, *Le Chamane et son chant : relations ethnographiques d'une expérience parmi les Huicholes du Mexique* (préface de Michel Perrin), L'Harmattan, Paris, 2003, 337 p., bibl., vocab., ill., photos

Margarita Valdovinos

- 1 Dans la littérature ethnographique, au début du xx^e siècle, les Huichol étaient présentés comme un modèle emblématique des sociétés anciennes, ce qui n'a pas manqué de faire d'eux l'un des groupes indigènes les plus précocement connus du Mexique. Des recherches postérieures ont davantage mis en valeur leurs dimensions artistiques et leur extraordinaire créativité. Malgré la rigueur de ces analyses, l'intérêt pour les propriétés hallucinogènes du peyotl (*Lophophora williamsii*) – cactacée consommée lors des cérémonies – s'est développé dans les années 1970 et a orienté la réflexion sur les Huichol vers le mysticisme, ce qui l'a partiellement tenue à l'écart du débat anthropologique. Ce n'est qu'au milieu des années 1980 qu'une autre génération d'ethnologues se détache de cette pesante étiquette. Depuis et jusqu'à nos jours, de nouvelles recherches élaborées sur un véritable travail ethnographique ont permis de rassembler un corpus de données très important sur les Huichol et sur d'autres groupes de l'Ouest du Mexique.
- 2 Le travail de Denis Lemaistre s'insère dans ce dernier ensemble, tout en gardant un parti pris singulier : l'engagement explicite de l'ethnologue vis-à-vis du groupe étudié. En privilégiant cette relation, l'auteur tente de donner une place, parallèlement à la description et à l'analyse du matériel ethnographique, à l'expérience personnelle et au travail même de terrain. Son livre nous conduit non seulement à la rencontre avec les Huichol (plur. : *Wixaritari* ; sing. : *Wixarika*), mais aussi à la confrontation de l'ethnologue

avec la culture que, progressivement, il dévoile grâce aux chants, à la mythologie et aux rituels.

- 3 L'ouvrage est composé de trois parties bien différentes, constituées chacune de cinq chapitres : la première est consacrée au contexte sociopolitique des Huichol, la deuxième à leur culture, leur cosmogonie et leur pratique rituelle, enfin la troisième à l'énonciation et au contenu des chants rituels, ainsi qu'à leurs exécutants, les chamanes. En respectant cet ordre d'exposition, le lecteur suit l'auteur dans un voyage initiatique où son apprentissage de la culture wixarika est montré pas à pas, comme s'il s'agissait de traverser différentes couches de la connaissance pour en atteindre d'autres plus profondes ; la présence de l'ethnologue étant la seule constante qui apparaît dans un va-et-vient entre éclaircissement et agacement, admiration et paternalisme, joie et angoisse.
- 4 La première partie, « Une société et une culture assiégées » (pp. 17-90), présente le monde des Wixaritari. Grâce à une synthèse historique portant sur ces communautés, elle détaille toutes les contradictions sur lesquelles s'est construite la société huichol actuelle : incursion violente des conquistadores et refoulement dans les montagnes ; contrôle et concentration de la population autour des églises ; expropriation et réorganisation de terres, persistant jusqu'à nos jours. Ensuite, l'auteur décrit, à travers trois questions sociales – le travail salarié, l'éducation et la santé –, la constante incompatibilité entre deux façons de percevoir le monde et d'agir sur lui. La tension entre ce qui est attendu de l'État mexicain et ce qui met à l'épreuve les aspects les plus conservateurs de la société huichol mène à un résultat peu optimiste : le faible soutien de l'État ne comble pas les attentes des Huichol et sa présence semble pourtant créer une crise de pouvoir à l'intérieur des institutions traditionnelles.
- 5 Il ne faut pas croire pour autant que les Wixaritari soient isolés. Bien au contraire, ils gardent des relations avec leur entourage ; celles-ci jouent, d'ailleurs, sur leur identité ethnique. L'auteur distingue trois catégories de groupes « autres » : les indigènes de la région, c'est-à-dire les Cora et les Tepehuan (il faut remarquer l'absence des Mexicanero), avec qui les Huichol semblent entretenir une sorte de coopération rituelle ; les Métis (exploitants de bois, représentants de politiciens, fonctionnaires, militaires, missionnaires et membres d'ONG), avec qui les relations relèvent d'une rivalité économique ; les visiteurs (le mystique, l'artiste et le chercheur), parmi lesquels l'ethnologue semble être considéré comme « le plus arrogant et parasitaire » (p. 88). Lemaistre classe les ethnologues en deux, les *gringos* (nord-américains ou européens) qui pratiquent une recherche sans autre finalité que la connaissance et les intervenants mexicains qui considèrent que « [...] l'anthropologie ne peut se comprendre qu'"appliquée" » (pp. 88-89). Ici nous ne pouvons qu'être en désaccord avec l'auteur car c'est oublier les ethnologues de terrain formés dans les universités mexicaines pour faire de la recherche fondamentale.
- 6 La deuxième partie est consacrée à ce que l'auteur appelle l'« initiation de l'ethnologue » (pp. 91-180). Cette fois, ce n'est pas seulement le monde huichol qui en est l'objet unique ou même principal, mais aussi le vécu de celui qui le rencontre. L'ethnologue, imprégné depuis son enfance par une image idéalisée de Huichol, est contraint, par la confrontation avec la réalité, de déconstruire sa vision du monde indien : il se rend compte progressivement que ses repères ne sont plus valables et commence à voir et à se voir différemment ; il cherche à trouver sa place. L'expérience du rituel lui sert alors de cadre interprétatif. Il essaie d'en saisir le sens en faisant comme eux, mais la

méconnaissance des codes l'amène à commettre des impairs ; peu à peu il apprend à se repérer dans les activités rituelles, à préparer des offrandes, etc. Son acceptation dans les groupes rituels lui permet de s'introduire davantage dans la culture huichol. Il arrive à surmonter l'absence de discours explicatif sur les actions rituelles en les considérant comme des « liens » entre la vie des acteurs et le cycle cosmique, où la santé des hommes et la qualité de la récolte sont inséparables.

- 7 Le parcours de l'ethnologue peut être perçu comme une initiation au savoir huichol. Un bon exemple d'analogie, par laquelle l'auteur aborde tant la culture huichol que la connaissance qu'il en a acquise, est celle qu'il établit avec la « sainte trinité » huichol, où les trois éléments la composant – le maïs, le cerf et le peyotl – correspondent également aux phases de sa propre initiation : la reconnaissance du maïs en tant qu'élément privilégié dans l'alimentation mais aussi dans l'organisation sociale et dans la cosmogonie devient une condition nécessaire pour la compréhension de la mythologie, où le cerf joue un rôle privilégié puisqu'il possède les vertus des chamanes-chanteurs obtenus grâce à la consommation du peyotl. La consommation de cet hallucinogène est la dernière étape qui donne lieu à une expérience intérieure. Le voyage initiatique ne s'arrête pas là ; il implique d'autres voyages. Lemaistre nous emmène sur ses pas à travers la narration des pèlerinages effectués en compagnie des Wixaritari vers différents endroits sacrés. Ces traversées à pied dans les montagnes, avec leur lot de sacrifices et de souffrances physiques, sont essentielles pour la compréhension de la culture huichol.
- 8 Ce long parcours initiatique conduit à la troisième partie, qui reprend en fait le titre de l'ouvrage : « Le chamane et son chant » (pp. 181-292). Ici, la compréhension de la culture wixarika gagne en consistance. Un premier chapitre (chapitre XI) introduit l'activité des *mara'akame* – les chamanes-chanteurs wixaritari. Celle-ci consiste à faire coïncider, à l'aide des chants, l'endroit de leur énonciation avec le lieu où se trouvent les ancêtres, c'est-à-dire là où se situe l'origine du savoir : Wirikuta, point d'arrivée des pèlerinages du peyotl.
- 9 À partir de cas concrets, l'auteur décrit le contexte de l'énonciation des chants et les différentes situations qui peuvent la solliciter. Bien que, dans la pensée huichol, « tout chant est fait pour soigner » (p. 196), leur exécution subit des variations selon qu'il s'agit d'une séance thérapeutique à l'intérieur du groupe résidentiel ou d'un rituel collectif. Dans tous les cas, ils sont exécutés la nuit et impliquent le voyage du chamane qui aboutit à son dédoublement avec Kaenyumari (Notre Frère Aîné) ; à travers lui, il pourra trouver la cause et la solution des conflits.
- 10 Le chapitre suivant (chapitre XII) traite du processus d'initiation des *mara'akame*, dès leur enfance et passant par toutes les épreuves imposées par la communauté. En utilisant deux exemples d'énonciation de chants de chasse, l'auteur dévoile les valeurs qu'une telle communauté attend d'un chamane qui n'est pas seulement un spécialiste religieux, mais aussi un membre avec des fonctions politiques bien établies. Les histoires de vie de cinq chamanes sont à cet égard très illustratives.
- 11 Après les « acteurs réels » de la production discursive du chant, un nouveau chapitre (chapitre XIII) aborde les « acteurs imaginaires », c'est-à-dire toutes les entités mythiques qui interviennent dans les chants. Elles sont nommées par des termes de parenté et représentent la totalité des forces cosmiques, indispensables mais dangereuses, dont l'énergie doit être manipulée par le chamane afin de rétablir l'équilibre nécessaire pour guérir quelqu'un ou fortifier la cohésion sociale. Ces entités

sont décrites, une à une, à travers leurs attributs, manifestations, dédoublements et relations entre elles et avec le *mara'akame*.

- 12 Les deux derniers chapitres reproduisent des exemples de chants. Dans le chapitre XIV, il s'agit de chants funéraires. Rappelons que, pour les Wixaritari, la cure n'est jamais individuelle et que le « malade » n'est que le « symptôme » d'un ensemble plus large comme la famille (y compris les ascendants décédés et la *milpa* où le maïs est cultivé). Dans deux cas, sont exposés la situation familiale des défunts et le traitement en groupe effectué par le chamane. À partir d'extraits choisis, l'auteur reconstruit le déroulement du rituel et l'interprétation que fait le *mara'akame* de son chant. Dans le chapitre XV, un chant thérapeutique est particulièrement détaillé. Lemaistre situe avec raison l'action chantée dans la totalité du traitement thérapeutique. Pour cela, il porte une attention spéciale à l'analyse des chaînes sémantiques (p. 277) qui permettent au chanteur d'expliquer la cause de la maladie. Ensuite, le chamane donne son avis sur le cas, son interprétation et les raisons du traitement proposé. L'ouvrage s'achève sur la traduction en français d'un long extrait de ce chant thérapeutique – celui-ci dure, de façon discontinue, entre cinq et six heures – accompagnée de commentaires interprétatifs et explicatifs, ainsi que d'un vocabulaire de mots huichol contenant 235 gloses commentées.
- 13 De manière générale, l'ouvrage puise une grande partie de sa richesse dans les expériences ethnographiques que l'auteur n'hésite, d'aucune manière, à nous faire partager. Ces récits, parfois amusants, parfois exaspérants, sont le seul point commun entre les trois parties bien différentes. La première expose donc une vision actuelle de la situation d'exploitation et de double marginalité vécue par les indigènes du Mexique (leur mise à l'écart des privilèges civils et culturels), mais l'agacement de l'ethnologue a tendance à glisser vers une sorte de paternalisme et de colonialisme refoulés. La deuxième partie a quelque chose de postmoderne : les données de terrain sont mélangées avec l'expérience personnelle de l'auteur, qui se maintient toujours à la limite de l'expérience mystique grâce à ses relations intimes avec les Wixaritari. La troisième, la plus consistante à nos yeux, atteint la culmination des connaissances de l'auteur sur les chants rituels ; il faut tout de même signaler le manque d'analyse formelle des chants et des moyens rhétoriques qu'ils mettent en œuvre. Les linguistes ne pourront que regretter l'absence de traductions juxtalinéaires d'au moins un des extraits. L'un des aspects les plus attirants de ce livre vient sans doute de la profonde connaissance que l'auteur a accumulée sur la culture wixarika (en particulier sur leur art oratoire) au cours des vingt années de travail qu'il a effectuées chez les Huichol – dont quinze ont été dédiées à la traduction de textes. Tout au long de ces pages, Lemaistre tisse sa réflexion sur le contenu des chants dont les extraits augmentent au fur et à mesure que le récit avance. Néanmoins, le fil conducteur est toujours cette conjugaison à la première personne du singulier, puisqu'il s'agit de « Relations ethnographiques d'une expérience »... Le chemin de Denis Lemaistre n'a certes pas été facile et il réussit – tout en restant « compagnon de route » des Wixaritari (p. 293) – à démontrer, avec une admirable transparence, en quoi le terrain ethnologique est un voyage initiatique.

AUTEURS

MARGARITA VALDOVINOS

doctorante, université Paris X, Nanterre